

Frédéric Beigbeder

Un roman français

Prologue inédit
de Michel Houellebecq



FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Un roman
français

roman

PRIX
RENAUDOT
GRASSET

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[1 - Les ailes coupées](#)

[2 - La grâce évanouie](#)

[3 - Auto-flashbacks](#)

[4 - Voyelles, consonnes](#)

[5 - Bribes d'arrestation](#)

[6 - Guéthary, 1972](#)

[7 - Les enfers naturels](#)

[8 - Le râteau originel](#)

[9 - Un roman français](#)

[10 - Avec famille](#)

[11 - Fin de règne](#)

[12 - Avant d'être mes parents,
ils étaient deux voisins](#)

[13 - Révélation sur les Lambert](#)

[14 - Problèmes d'audition](#)

[15 - Béance affective](#)

[16 - Jours enfuis à Neuilly](#)

[17 - Chapitre claustrophobe](#)

[18 - Divorce à la française](#)

[19 - Les « non-A » de Van Vogt
et le « A » de Fred](#)

[20 - Madame Ratel peint](#)

[21 - Doigt oublié](#)

[22 - Retour à Guéthary](#)

[23 - La rue Maître-Albert](#)

[24 - Les cassettes audio](#)

[25 - L'enfant révélateur](#)

[26 - Digression scientifique](#)

[27 - La traversée de Paris](#)

[28 - Frère du précédent](#)

[29 - Peut mieux vivre](#)

[30 - Les enfants gavés](#)

[31 - Dépôt légal](#)

[32 - Songes et mensonges](#)

[33 - La vérité fausse](#)

[34 - Le deuxième père](#)

[35 - Fin de l'amnésie](#)

[36 - Le jour où j'ai brisé le cœur de ma mère](#)

[37 - Inventaire parental](#)

[38 - Le rêve français](#)

[39 - Mythomanes](#)

[40 - Libération](#)

[41 - New York, 1981 ou 1982](#)

[42 - Bilan](#)

[43 - Le A de l'Atlantide](#)

[Épilogue](#)

Version ePub corrigée par jctergal – honte aux numériseurs professionnels qui osent créer, puis vendre, un travail aussi mal fait et aussi peu respectueux du lecteur-client

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

de l'Académie des Lettres Pyrénéennes

à ma famille
et à Priscilla de Laforcade
qui en fait partie

Prologue

Je suis plus vieux que mon arrière-grand-père. Lors de la deuxième bataille de Champagne, Capitaine Thibaud de Chasteigner avait 37 ans quand il est tombé, le 25 septembre 1915 à 9h15 du matin, entre la vallée de la Suippe et la lisière de la forêt d'Argonne. J'ai dû harceler ma mère de questions pour en savoir plus ; le héros de la famille est un soldat inconnu. Il est enterré au château de Borie-Petit, en Dordogne (chez mon oncle) mais j'ai vu sa photographie au château de Vaugoube (chez un autre oncle) : un grand jeune homme mince en uniforme bleu, aux cheveux blonds coiffés en brosse. Dans sa dernière lettre à mon arrière-grand-mère, Thibaud affirme qu'il ne dispose pas de tenailles pour découper les barbelés afin de se frayer un chemin vers les positions ennemies. Il décrit un paysage crayeux et plat, une pluie incessante qui transforme le terrain en marécage boueux et confie qu'il a reçu l'ordre d'attaquer le lendemain matin. Il sait qu'il va mourir ; sa lettre est comme un « snuff movie » – un film d'horreur réalisé sans trucages. À l'aube, il a accompli son devoir en entonnant le Chant des Girondins : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! » Le 161^e Régiment d'Infanterie s'est jeté sur un mur de balles ; comme prévu, mon arrière-grand-père et ses hommes ont été déchiquetés par les mitrailleuses allemandes et asphyxiés au chlore. On peut donc dire que Thibaud a été assassiné par sa hiérarchie. Il était grand, il était beau, il était jeune, et la France lui a ordonné de mourir pour elle. Ou plutôt, hypothèse qui donne à son destin une étrange actualité : la France lui a donné l'ordre de se suicider. Comme un kamikaze japonais ou un terroriste palestinien, ce père de quatre enfants s'est sacrifié en connaissance de cause. Ce descendant de croisés a été condamné à imiter Jésus-Christ : donner sa vie pour les autres.

Je descends d'un preux chevalier qui a été crucifié sur des barbelés de Champagne.

Les ailes coupées

Je venais d'apprendre que mon frère était promu chevalier de la Légion d'honneur, quand ma garde à vue commença. Les policiers ne me passèrent pas tout de suite les menottes dans le dos ; ils le firent seulement plus tard, lors de mon transfert à l'Hôtel-Dieu, puis quand je fus déféré au Dépôt sur l'île de la Cité, le lendemain soir. Le président de la République venait d'écrire une lettre charmante à mon frère aîné, le félicitant pour sa contribution au dynamisme de l'économie française : « Vous êtes un bon exemple du capitalisme que nous voulons : un capitalisme d'entrepreneurs et non un capitalisme de spéculateurs. » Le 28 janvier 2008, au commissariat du VIII^e arrondissement de Paris, dix policiers en uniforme bleu, revolver et matraque à la ceinture, me déshabillaient entièrement pour me fouiller, confisquaient mon téléphone, ma montre, ma carte de crédit, mon argent, mes clés, mon passeport, mon permis de conduire, ma ceinture et mon écharpe, prélevaient ma salive et mes empreintes digitales, me soulevaient les couilles pour voir si je cachais quelque chose dans mon trou du cul, me photographiaient de face, de profil, de trois quarts, tenant entre les mains un carton anthropométrique, avant de me reconduire dans une cage de deux mètres carrés aux murs couverts de graffitis, de sang séché et de morve. J'ignorais alors que, quelques jours plus tard, j'assisterais à la remise de Légion d'honneur de mon frère au palais de l'Élysée, dans la salle des fêtes, qui est moi-même étroite, et que je regarderais alors par les baies vitrées le vent troubler les feuilles des chênes du parc comme si elles me faisaient signe, m'appelaient dans le jardin présidentiel. Allongé sur un banc de ciment, aux alentours de quatre heures du matin, en ce soir noir, la situation me semblait simple. Dieu croyait en mon frère et Il m'avait abandonné. Comment deux êtres aussi proches dans l'enfance avaient-ils pu connaître des destins aussi contrastés ? Je venais d'être interpellé pour usage de stupéfiants dans la rue avec un ami. Dans la cellule voisine, un pickpocket tapait du poing sur la vitre sans conviction, mais avec suffisamment de régularité pour interdire tout sommeil aux autres détenus. S'endormir eût été de toute façon utopique car même quand les séquestrés cessaient de beugler, les policiers s'apostrophaient à haute voix dans le couloir, comme si leurs prisonniers étaient sourds. Il flottait une odeur de sueur, de vomi et de bœuf-carottes mal réchauffé au micro-ondes. Le temps passa très lentement quand on n'a plus sa montre et que personne ne songe à éteindre le néon blanc qui clignote au plafond. À mes pieds, un schizophrène plongé dans un coma éthylique gémissait, ronflait et pétait à même le sol de béton crasseux. Il faisait froid, pourtant j'étouffais. J'essayais de ne penser à rien mais c'est impossible : quand on enferme quelqu'un dans une niche de très petite taille, on gamberge affreusement ; il tente en vain de repousser la panique ; certains supplient à genoux qu'on les laisse sortir, ou piquent des crises de nerfs, parfois tentent de mettre fin à leurs jours, ou avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis. J'aurais donné n'importe quoi pour un livre ou un somnifère. N'ayant ni l'un, ni l'autre, j'ai commencé d'écrire ceci dans ma tête, sans stylo, les yeux fermés. J'espère que ce livre vous permette de vous évader autant que moi, cette nuit-là.

La grâce évanouie

Je ne me souviens pas de mon enfance. Quand je le dis, personne ne me croit. Tout le monde se souvient de son passé ; à quoi bon vivre si la vie est oubliée ? En moi rien ne reste de moi-même ; c'est zéro à quinze ans je suis face à un trou noir (au sens astrophysique : « Objet massif dont le champ gravitationnel est si intense qu'il empêche toute forme de matière ou de rayonnement de s'en échapper »). Longtemps j'ai cru que j'étais normal, que les autres étaient frappés de la même amnésie. Mais si je leur demandais : « Tu te souviens de ton enfance ? », ils me racontaient quantité d'histoires. J'ai honte que ma biographie soit imprimée à l'encre sympathique. Pourquoi mon enfance n'est-elle pas indélébile ? Je me sens exclu du monde, car le monde a une archéologie et moi pas. J'ai effacé mes traces comme un criminel en cavale. Quand j'évoque cette infirmité, mes parents lèvent les yeux au ciel, ma famille proteste, mes amis d'enfance se vexent, d'anciennes fiancées sont tentées de produire des documents photographiques.

« Tu n'as pas perdu la mémoire, Frédéric. Simplement, tu ne t'intéresses pas à nous ! »

Les amnésiques sont blessants, leurs proches les prennent pour des négationnistes, comme si l'oubli était toujours volontaire. Je ne mens pas par omission : je fouille dans ma vie comme dans une malade vide, sans y rien trouver ; je suis désert. Parfois j'entends murmurer dans mon dos : « Celui-là, n'arrive pas à le cerner. » J'acquiesce. Comment voulez-vous situer quelqu'un qui ignore d'où il vient ? Comme dit Gide dans *Les Faux-Monnayeurs*, je suis « bâti sur pilotis : ni fondation, ni soutien sol ». La terre se dérobe sous mes pieds, je lévite sur coussin d'air, je suis une bouteille qui flotte sur la mer, un mobile de Calder. Pour plaire, j'ai renoncé à avoir une colonne vertébrale, j'ai voulu me fondre dans le décor tel Zelig, l'homme-caméléon. Oublier sa personnalité, perdre la mémoire pour être aimé : devenir, pour séduire, celui que les autres choisissent. Ce désordre de la personnalité, en langage psychiatrique, est nommé « déficit de conscience centrée ». Je suis une forme vide, une vie sans fond. Dans ma chambre d'enfant, rue Monsieur-le-Prince, j'avais punaisé, m'a-t-on dit, une affiche de film sur le mur : *Mon Nom est Personne*. Sans doute m'identifiais-je au héros.

Je n'ai jamais écrit que les histoires d'un homme sans passé : les héros de mes livres sont produits d'une époque d'immédiateté, paumés dans un présent déraciné – transparents habitants d'un monde où les émotions sont éphémères comme des papillons, où l'oubli protège de la douleur. Il est possible, j'en suis la preuve, de ne garder en mémoire que quelques bribes de son enfance, et encore la plupart sont fausses, ou façonnées a posteriori. Pareille amnésie est encouragée par notre société même le futur antérieur est en voie de disparition grammaticale. Mon handicap sera bientôt banal, mon cas va devenir une généralité. Reconnaissons toutefois qu'il n'est pas courant de développer les symptômes de la maladie d'Alzheimer au mitan de sa vie.

Souvent je reconstruis mon enfance par politesse. « Mais si, Frédéric, tu te souviens ? » Gentiment je hoche la tête : « Ah oui, bien sûr, j'ai collectionné les vignettes Panini, j'étais fan des Rubettes, ça me revient, maintenant. » Je suis navré de l'avouer ici : rien ne revient jamais ; je suis mon propre imposteur. J'ignore complètement où j'étais entre 1965 et 1980 ; c'est peut-être la raison pour laquelle je suis égaré aujourd'hui. J'espère qu'il y a un secret, un sortilège caché, une formule

magique à découvrir pour sortir de ce labyrinthe intime. Si mon enfance n'est pas un cauchemar
pourquoi mon cerveau maintient-il ma mémoire en sommeil ?

Auto-flashbacks

J'ai été un garçon sage, qui a suivi docilement sa mère dans ses pérégrinations, tout en chamaillant avec son frère aîné. Je fais partie de la foule des enfants non problématiques. Une crainte me saisit parfois : peut-être que je ne me souviens de rien parce qu'il n'y a rien à se remémorer. Mon enfance serait une longue succession de journées vides, ennuyeuses, mornes, monotones comme des vagues sur une plage. Et si je me souvenais en réalité de tout ? Et si mes débuts dans l'existence n'avaient compté aucun événement marquant ? Une enfance protégée, couvée, privilégiée, sans originalité et sans relief – et de quoi me plaindrais-je ? Échapper aux malheurs, aux drames, aux deuils et aux accidents est une chance dans la construction d'un homme. Ce livre serait alors une enquête sur le terne, le creux, un voyage spéléologique au fond de la normalité bourgeoise, un reportage sur la banalité française. Les enfances confortables sont toutes les mêmes, elles ne méritent peut-être pas que l'on s'en souvienne. Est-il possible de mettre des mots sur toutes les étapes qu'un petit garçon était condamné à franchir à Paris, dans les années 60-70 ? J'aimerais faire le récit d'une demi-page supplémentaire sur la déclaration de revenus de mes parents.

Mon seul espoir, en entamant ce plongeon, est que l'écriture ravive la mémoire. La littérature nous rappelle souvent de ce que nous avons oublié : écrire c'est lire en soi. L'écriture ranime le souvenir, on peut écrire comme l'on exhume un cadavre. Tout écrivain est un « ghostbuster » : un chasseur de fantôme. Des phénomènes curieux de réminiscences involontaires ont été observés chez quelques romanciers célèbres. L'écriture possède un pouvoir surnaturel. On peut commencer un livre comme si on consultait un mage ou un marabout. L'autobiographe se situe à la croisée des chemins entre Sigmund Freud et Madame Soleil. Dans *A quoi sert l'écriture ?*, un article de 1969, Roland Barthes affirme que « l'écriture (...) accomplit un travail dont l'origine est indiscernable ». Ce travail peut-il être le retour soudain du passé oublié ? Proust, sa madeleine, sa sonate, les deux pavés disjoints de la cour de l'hôtel de Guermantes qui l'élèvent dans « les hauteurs silencieuses du souvenir » ? Mmh, ne me mettez pas trop la pression, s'il vous plaît. Je préfère choisir un exemple aussi illustre mais plus récent. En 1977, Georges Perec commence *W ou le souvenir d'enfance* par cette phrase : « Je n'ai pas de souvenir d'enfance. » Le livre entier en regorge. Il se passe quelque chose de mystérieux quand on ferme les yeux pour convoquer son passé : la mémoire est comme la tasse de saké qu'on sert dans certains restaurants chinois, avec une femme nue qui apparaît progressivement, au fond, et disparaît dès que le bol est étanché. Je la vois, je la contemple, mais dès que j'en approche, elle m'échappe, elle volatilise : telle est mon enfance perdue. Je prie pour que le miracle advienne ici, et que mon passé se développe petit à petit dans ce livre, à la façon d'un Polaroid. Si j'ose me citer – et dans un texte autobiographique, chercher à éviter le nombrilisme serait ajouter le ridicule à la prétention – ce phénomène curieux s'est déjà produit. Quand j'écrivais *Windows on the World* en 2002, une scène surgit de nulle part : par un matin froid de l'hiver 1978, je sors de l'appartement de ma mère pour aller marcher jusqu'à mon lycée, mon sac US sur le dos, en évitant les traits de ciment qui séparent les dalles du trottoir. Ma bouche crache de la fumée, je crève d'ennui et je me retiens de me jeter sur l'autobus 84. Le chapitre s'achevait par cette phrase : « Je ne suis jamais sorti de ce matin-là. » L'année suivante, la dernière page de *L'égoïste romantique* évoque l'odeur du cuir qui m'écœura

lorsque j'étais petit garçon, dans les voitures anglaises de mon père. Quatre ans plus tard, rédigea
Au secours pardon, je me suis souvenu avec délice d'un samedi soir dans le duplex paternel, où mes
pantoufles et mes rougissements séduisirent quelques mannequins nordiques qui écoutaient le double
album orange de Stevie Wonder. J'ai attribué à l'époque ces souvenirs à des personnages de fiction
(Oscar et Octave), mais personne n'a cru qu'ils étaient imaginaires. J'essayais de parler de mon
enfance, sans oser vraiment.

A partir du divorce de mes parents, ma vie fut coupée en deux. D'un côté : morosité maternelle ; de
l'autre : hédonisme paternel. Parfois l'ambiance s'inversait : plus ma mère remontait la pente, plus
mon père se murait dans le silence. L'humeur de mes parents : vases communicants de mon enfance.
Le mot vase évoque aussi l'idée de sables mouvants. J'ai probablement dû me bâtir sur un terrain
meuble. Pour qu'un de mes parents fût heureux, il était préférable que l'autre ne le fût pas. Cette lutte
n'était pas consciente, au contraire il n'y a jamais eu la moindre trace visible d'hostilité entre eux, ce
mouvement de balancier était d'autant plus implacable qu'il gardait le sourire.

Voyelles, consonnes

Le 28 janvier 2008, la soirée avait bien commencé : dîner arrosé de grands crus, puis tournée habituelle de bars tamisés, consommation de shots de vodka multicolores, au réglisse, à la noix de coco, à la fraise, à la menthe, au curaçao ; avalés cul sec, les verres noirs, blancs, rouges, verts, bleus avaient la couleur des voyelles de Rimbaud. Je fredonnais *Where is my mind* des Pixies sur mon scooter. J'étais déguisé en lycéen, chaussé de boots camarguaises en daim, cheveux mi-longs en bataille, cachant mon âge dans ma barbe et mon imperméable noir. Je pratique ce genre de dérivé nocturne depuis plus de vingt ans, c'est mon sport favori, celui des vieux qui refusent de vieillir. Pas facile d'être un enfant prisonnier dans un corps d'adulte amnésique. Dans Sodome et Gomorrhe, le marquis de Vaugoubert veut avoir l'air « jeune, viril et charmant, alors qu'il n'osait même plus aller regarder dans sa glace les rides se figer aux environs d'un visage qu'il eût voulu garder plein de séductions ». On voit que le problème n'est pas récent ; Proust a utilisé le nom du château de mon arrière-grand-père Thibaud. Une ivresse légère commençait à ouater la réalité, à ramollir ma fuite, à rendre acceptables mes enfantillages. Depuis un mois, une nouvelle loi républicaine interdisait de fumer à l'intérieur des discothèques, un attroupement s'était formé sur le trottoir de l'avenue Marceau. J'étais un non-fumeur solidaire des jolies filles sur escarpins vernis qui se penchaient vers les briquets tendus. L'espace d'un instant, leur visage s'éclairait comme sur les tableaux de Georges de La Tour. Je tenais un verre dans une main, de l'autre je m'accrochais à des épaules fraternelles. Je baisais la main d'une serveuse en attente d'un rôle dans un long métrage, tirais les cheveux d'un rédacteur en chef de magazine dénué de lecteurs. Une génération insomniaque se rassemblait un lundi soir pour lutter contre le froid, la solitude, la crise qui se profilait déjà à l'horizon, allez savoir, les excuses pour se bourrer la gueule ne manquaient jamais. Il y avait aussi un acteur de cinéma d'auteur, quelques chômeuses, des videurs noirs et blancs, un chanteur démodé et un écrivain dont j'avais publié le premier roman. Quand ce dernier a sorti un sachet blanc pour verser de la poudre sur le capot d'une Chrysler noire qui scintillait dans la contre-allée, personne n'a protesté. Braver la loi n'amusait ; nous vivions des temps de Prohibition, il était l'heure de désobéir comme Baudelaire, Théophile Gautier, Ellis et McInerney, ou Blondin que Nimier venait délivrer du commissariat déguisé en chauffeur de maître. J'écrasais méticuleusement des cailloux blancs à l'aide de ma carte de plastique doré tandis que mon collègue écrivain se plaignait d'une maîtresse encore plus jalouse que sa femme, ce qu'il considérait (et croyez bien que j'opinais du chef) comme une impardonnable faute de goût. Soudain la lumière d'un gyrophare me fit relever la tête. Une voiture bicolore s'arrêta devant nous. D'étranges lettres bleues étaient peintes sur la portière blanche, soulignées par un rectangle rouge. La lettre P. Consonne. La lettre O. Voyelle. La lettre L. Consonne. La lettre I. Voyelle. J'ai pensé à ce jeu télévisé : « Des Chiffres et des Lettres. » La lettre C. Ah, zut alors. La lettre E. Ces lettres éparses avaient sans doute un sens caché. Quelqu'un cherchait à nous prévenir, mais de quoi ? Une sirène s'est mise à hurler, sa lumière bleue pivotant comme sur une piste de danse. Nous avons détalé tels des lapins. Des lapins portant des vestes cintrées. Des lapins chaussés de bottines à semelles lisses. Des lapins ignorant que le 28 janvier 2008 était la date de l'ouverture de la chasse dans le VIII^e arrondissement. L'un des deux lapins avait même oublié sa carte de crédit sur le capot de la voiture avec son nom thermoformé dessus, et l'autre n'a pas songé à jeter les paquets illégaux cachés dans ses poches. De ce petit jour date la fin de ma jeunesse interminable.

Bribes d'arrestation

C'est toi que j'ai cherchée tout ce temps,
dans ces sous-sols vrombissants et sur ces pistes où je ne dansais pas,
dans une forêt de personnes,
sous les ponts de lumière et les draps de peau, au bout des pieds maquillés qui débordaient de lits
feu,
au fond de ces regards sans promesses,
dans les arrière-cours d'immeubles bancals, par-delà les danseuses esseulées et les barmen ivres,
entre les poubelles vertes et les cabriolets d'argent,
je te cherchais parmi les étoiles brisées et les parfums violets,
dans les mains gelées et les baisers liquoreux, en bas des escaliers branlants,
en haut des ascenseurs lumineux,
dans les bonheurs blêmes et les chances saisies et les mains serrées trop fort,
et à force j'ai dû cesser de te chercher
sous la voûte noire,
sur les bateaux blancs,
dans les échancrures veloutées et les hôtels éteints,
dans les matins mauves et les ciels d'ivoire, parmi les aurores marécageuses,

mon enfance évanouie.

Les policiers voulaient vérifier mon identité ; je ne protestai pas, moi aussi j'en avais besoin. « Qu'est-ce qui peut me dire qui je suis ? », demande le Roi Lear dans la pièce de Shakespeare.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ignore si le jour est levé : mon ciel est un néon blanc qui grésille. Je suis serré dans une boîte de lumière. Privé d'espace et de temps, j'habite un contenant d'éternité.

Une cellule de garde à vue est le lieu de France qui concentre le maximum de douleur dans un minimum de mètres carrés.

Ma jeunesse est impossible à retenir.

Il faut creuser en moi, comme le prisonnier Michael Scofield fore un tunnel pour s'évader de sa cellule dans Prison Break. Me souvenir comme on fait le mur.

Mais comment fait-on pour se réfugier dans ses souvenirs quand on n'en a aucun ?

Mon enfance n'est ni un paradis perdu, ni un traumatisme ancestral. Je l'imagine plutôt comme une lente période d'obéissance. On a tendance à idéaliser ses débuts mais un enfant est d'abord un paquet que l'on nourrit, transporte et couche. En échange du logement et de la nourriture, le paquet conforme à peu près au règlement intérieur.

Les nostalgiques de l'enfance sont des gens qui regrettent l'époque où l'on s'occupait d'eux.

Finalement, un commissariat de police, c'est comme une garderie : on vous déshabille, on vous donne à manger, on vous surveille, on vous empêche de sortir. Il n'est pas illogique que ma première nuit en prison me ramène si loin en arrière.

Il n'y a plus d'adultes, il n'y a plus que des enfants de tous les âges. Écrire un livre sur mon enfance, c'est donc parler de moi au présent. Peter Pan est amnésique.

Il est curieux que l'on dise de quelqu'un : « il se sauve » quand il s'en va. On ne peut pas se sauver en restant ?

J'ai un goût salé dans la bouche, comme quand je buvais la tasse à Cénitz.

Guéthary, 1972

De mon entière enfance ne demeure qu'une seule image : la plage de Cénitz, à Guéthary ; on devine à l'horizon l'Espagne qui se dessine comme un mirage bleu, nimbé de lumière ; ce doit être en 1972 avant la construction de la station d'épuration qui pue, avant que le restaurant et le parking n'encombrent la descente vers la mer. M'apparaissent un bambin maigrichon et un vieil homme sveltes côte à côte sur une plage. Le grand-père est bien plus fringant, bronzé et sportif que son petit-fils souffreteux et livide. L'homme aux cheveux blancs jette des galets dans la mer, qui rebondissent sur l'eau. Le petit garçon porte un maillot de bain orange avec un triton cousu sur le tissu éponge ; il saigne du nez, un coton dépasse de sa narine droite. Le comte Pierre de Chasteigner de la Rocheport ressemble physiquement à l'acteur Jean-Pierre Aumont. Il s'écrie :

— Sais-tu Frédéric, qu'ici j'ai vu passer des baleines, des dauphins bleus, et même une orque ?

— C'est quoi, une orque ?

— Comme une baleine noire, carnivore, avec des dents tranchantes comme des lames de rasoir.

— Mais...

— Ne t'inquiète pas, le monstre ne peut pas s'approcher du rivage, il est trop gros, ici sur les rochers tu ne risques rien.

Dans le doute, j'ai décidé de ne plus mettre un pied dans l'eau, ce jour-là. Mon grand-père m'apprenait à pêcher la crevette avec une épuisette, et je sais pourquoi mon frère aîné n'était pas avec nous. À l'époque, un grand médecin avait dit à ma mère que j'avais peut-être une leucémie. J'étais en cure de repos, en « rehab », à sept ans. Je devais me ressourcer au bord de la mer, respirer l'air iodé à travers mes caillots de sang coagulé. À Patrakénéa, en basque la « maison de Patrick » de mon grand-père, dans ma chambre humide, on avait glissé une bouillotte en caoutchouc vert au fond de mon lit qui clapotait quand je remuais, et rappelait régulièrement sa présence en brûlant mes pieds.

Le cerveau déforme l'enfance, pour l'embellir ou l'empirer, la rendre plus intéressante qu'elle n'était. Guéthary 1972 est comme une trace d'ADN retrouvée ; telle cette experte de la police scientifique du VIII^e arrondissement de Paris, en blouse blanche de laborantine, qui vient de me racle l'intérieur des joues avec une spatule en balsa afin de prélever ma muqueuse buccale, je devrais pouvoir tout rebâtir avec un cheveu retrouvé sur cette plage. Malheureusement je ne suis pas assez expert : sous mes yeux fermés, dans ma cellule crasseuse, je ne récapitule rien d'autre que les rochers qui écorchent la plante des pieds, la rumeur de l'Atlantique grondant au loin pour nous avertir que la marée remonte, le sable poisseux qui colle aux orteils, et ma fierté d'être chargé par mon grand-père de tenir le seau de crevettes qui frétille dans l'eau de mer. Sur la plage, quelques vieilles dames enfilent leurs bonnets de bain fleuris. À marée basse, les rochers forment des petites piscines, dont les crustacés sont prisonniers. « Tu vois Frédéric, il faut gratter dans les anfractuosités. Vas-y, à ton tour. » En me tendant l'épuisette, mon grand-père aux cheveux blancs et aux espadrilles roses de chez Garcia m'a appris le mot « anfruosité » ; en épousant les bords coupants de la roche, sous l'eau, il capturait les pauvres bestioles qui se précipitaient à reculons dans son filet. J'ai tenté ma chance mais n'ai capoté que quelques bernard-l'hermite à la traîne. Il n'empêche : j'étais seul avec Bon Papa,

je me sentais aussi héroïque que lui. En remontant de Cénitz, il cueillait des mûres au bord du chemin. C'était miraculeux pour le petit citadin qui tenait la main de son grand-père, de découvrir que la nature était une sorte de self-service géant : l'océan et les arbres regorgeaient de cadeaux, il suffisait de se pencher pour les ramasser. Jusqu'alors je n'avais vu la nourriture surgir que d'un Frigidaire ou d'un Caddie. J'avais le sentiment d'être au jardin d'Eden, dont les allées sont pleines de fruits.

— Un jour, on ira dans les bois de Vaugoubert ramasser des cèpes sous les feuilles mortes.

On ne l'a jamais fait.

Le ciel était d'un bleu inhabituel : pour une fois, il faisait beau à Guéthary, et les maisons semblaient blanchir à vue d'œil, comme dans les publicités pour la tornade blanche d'« Aja ammoniaqué ». Mais peut-être le ciel était-il couvert, peut-être que j'essaie d'arranger les choses, peut-être ai-je simplement envie que le soleil brille sur mon seul souvenir d'enfance.

Les enfers naturels

Quand la police s'est jetée sur nous, avenue Marceau, nous étions donc une dizaine de noceurs attroupés, allumant des cigarettes autour d'une voiture dont le capot noir verni était strié de lignes blanches parallèles. Nous étions plus proches des Tricheurs de Marcel Carné que des Kids junkies de Larry Clark. Lorsque la sirène s'est mise à hurler, nous nous sommes dispersés dans toutes les directions. Les fonctionnaires n'ont pêché que deux délinquants, comme mon grand-père avec ses crevettes, en fouillant dans les anfractuosités – en l'occurrence la bouche du métro Alma-Marceau dont la grille était baissée en cette heure tardive. Lorsque mon ami, appelons-le le Poète, fut en état d'arrestation, je l'entendis protester : « Mais la vie est un cauchemar ! » La tête interloquée du Policier devant le Poète continuera de me faire sourire jusqu'à ma mort. Deux gardiens de la paix nous soulevèrent jusqu'au capot litigieux ; je me souviens d'avoir apprécié cet exercice de lévitation nocturne. Le dialogue semblait compromis entre la Poésie et l'Ordre Public.

Le Policier : — Mais qu'est-ce qui vous prend de faire ça sur une voiture ?

Le Poète : — La vie est un CAUCHEMAR !

Moi : — Je descends d'un homme crucifié sur des barbelés de Champagne !

Le Policier : — Allez hop, embarquez-moi tout ça au Sarij 8.

Moi : — C'est quoi le Sarij 8 ?

Un autre Policier : — Service d'accueil, de recherche et d'investigation judiciaire du VI^e arrondissement.

Le Poète : — « A mesure que l'être humain avance dans la vie, le roman qui, jeune homme, l'éblouissait, la légende fabuleuse qui, enfant, le séduisait, se fanent et s'obscurcissent d'eux-mêmes... »

Moi (fayot et crâneur à la fois) : — C'est pas de lui, ça. Vous avez lu Les Paradis artificiels, mon capitaine ? Vous savez que les paradis artificiels nous aident à fuir les enfers naturels ?

Le Policier (dans sa radio-CB) : — Chef, on est sur un flag, là !

Un autre Policier : — Vous êtes dingues de faire ça sur la voie publique, planquez-vous aux chiottes comme tout le monde ! C'est de la provocation, là !

Moi (en essuyant la poudre sur le capot de la voiture avec mon écharpe) : — Nous ne sommes pas tout le monde, mon commandant. Nous sommes des ZÉCRIVVAINS. OKAY ?

Le Policier (saisissant violemment mon bras) : — Chef, l'individu appréhendé a tenté d'effacer sa pièce à conviction !

Moi : — Hé ho, doucement monsieur l'agent, inutile de me casser le bras. Je préférerais quand vous me portiez.

Le Poète (avec force mouvements de tête supposés indiquer la dignité humaine et l'orgueil de l'artiste incompris) : — La liberté est imposssible...

Le Policier : — Il peut pas la fermer, lui ?

Le Poète (convaincu de convaincre, articulant beaucoup trop, syllabe par syllabe, le doigt levé comme un clochard parlant tout seul dans le métro) : — Le Pouvoir a besoin des zartistes pour l'

dire la vvvérité.

Le Policier : — Vous essayez de jouer au plus con avec moi ?

Le Poète : — Non, vous seriez sssûr de gagner.

Le Chef : — Oh lala, ça sent la garde à vue ! Allez zou, coffrez-moi tout ça !

Moi : — Mais... mon frère a la Légion d'honneur !

Nous fûmes lévités dans la voiture bicolore qui hululait.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai tout de suite pensé au film *Le gendarme de Saint-Tropez* (1964), quand Louis de Funès et Michel Galabru courent après une bande de nudistes sur la plage pour les peindre en bleu. Nous le regardions tous les étés, en famille, à Guéthary, dans le salon qui sentait le feu de bois, la cire à parquets et le Johnny Walker sur glace. Une autre référence serait *Les Pieds Nickelés* en pleine suspense de Pellos (1963) mais je n'arrive pas à départager qui ferait Ribouldingue, et qui Filochard.

J'avais déjà séjourné dans un panier à salade pendant le Salon du Livre de Paris, en mars 2000. J'avais tenté d'approcher le Président Chirac pour lui offrir un tee-shirt à l'effigie de Gao Xingjian. Le pays invité d'honneur au Salon était la Chine, mais le prix Nobel de littérature 2000, dissident chinois exilé en France et naturalisé français, avait été bizarrement « oublié » par les autorités. Là aussi, j'avais été soulevé de terre par des bras musclés ; là encore, j'avais trouvé la sensation plutôt planante. Il faut dire que j'avais eu de la chance : l'un de mes porteurs avait reçu un message rassurant par talkie-walkie.

— Le tapez pas, il est connu.

Ce jour-là, j'avais béni ma notoriété. On m'avait relâché au bout d'une heure et le lendemain ma détention provisoire faisait la une du Monde. Une heure de prison dans une camionnette grillagée pour avoir l'air d'un intrépide défenseur des droits de l'homme, c'était un très bon rapport double physique/rétribution médiatique. Cette fois, on allait m'enfermer un peu plus longtemps pour une cause nettement moins humanitaire.

Le râteau originel

Pourquoi Guéthary ? Pourquoi mon seul souvenir d'enfance me ramène-t-il toujours dans ce mirage rouge et blanc du Pays basque, où le vent gonfle les draps pincés sur les cordes à linge, comme les voiles d'un paquebot immobile ? Je me dis souvent : c'est là que j'aurais dû vivre. Je serais différent, grandir là-bas aurait tout changé. Quand je ferme les yeux, la mer de Guéthary danse sous mes paupières, et c'est comme si j'ouvrais les volets bleus de la maison d'autrefois. Je regarde par cette fenêtre et je plonge dans le passé, ça y est, je nous revois.

Un chat siamois s'échappe par la porte du garage. Nous descendons manger du pain d'épice beurré enveloppé dans du papier d'aluminium, sur la plage avec mon frère Charles et ma tante Delphine qui a le même âge que nous (c'est la plus jeune sœur de ma mère). Des serviettes de bain sont roulées sous nos bras. Sur le chemin, mon cœur bat plus vite à l'approche de la voie ferrée, par peur d'avoir un accident de train comme mon père au même âge, en 1947. Il tenait un kayak, qui fut happé par le train de San Sebastian ; il fut traîné sur le ballast, ensanglanté, la hanche ouverte le long de la voie ferrée, le crâne fracturé, le bassin enfoncé. Depuis, un panneau avertit les piétons à cet endroit : « Attention, un train peut en cacher un autre. » Mais mon cœur bat aussi parce que j'espère croiser les filles du garde-barrière. Isabelle et Michèle Mirailh avaient la peau dorée, les yeux verts, les dents immaculées, des salopettes en jean qui s'arrêtaient au-dessus des genoux. Mon grand-père n'aimait pas qu'on le fréquente mais je n'y peux rien si les plus belles filles du monde sont socialement défavorisées, c'est sûrement Dieu qui cherche à rétablir un semblant de justice sur cette terre. De toute manière elles n'avaient d'yeux que pour Charles, qui ne les voyait pas. Elles s'illuminaient sur son passage, « hé voilà le Parisien blond », et Delphine leur demandait fièrement : « Vous vous souvenez de mon neveu ? » ; il me précédait dans la pente vers la mer, prince d'or aux yeux indigo, un garçon si parfait en polo et bermuda Lacoste blancs qui descendait au ralenti vers la plage avec sa planche de body sur un en polystyrène expansé sous le bras, au milieu des terrasses fleuries d'hortensias... puis les filles perdaient leur sourire quand elles me voyaient courir derrière, squelette ébouriffé aux membres désordonnés, clown malingre aux incisives cassées par une bataille de marrons à Bagatelle, les genoux rugueux de croûtes violettes, le nez qui pelait, le dernier gadget de Pif à la main. Elles n'étaient même pas dégoûtées par mon apparition, mais leurs regards vquaient à d'autres occupations quand Delphine me présentait : « Et, euh... lui c'est Frédéric, le petit frère. » Je rougissais jusqu'au bout de mes oreilles décollées, qui dépassaient de ma tignasse blonde, je n'arrivais pas à parler, j'étais paralysé par ma timidité.

Toute mon enfance, je me suis battu contre le rougissement. M'adressait-on la parole ? Des plaques vermeilles naissaient sur mes joues. Une fille me regardait ? Mes pommettes viraient au grenat. Le professeur me posait une question en classe ? Mon visage s'empourprait. A force j'avais mis au point des techniques pour dissimuler mes rougeurs : refaire mon lacet de chaussure, me retourner comme si il y avait soudain quelque chose de fascinant à regarder derrière moi, partir en courant, cacher mon visage derrière mes cheveux, retirer mon chandail.

Les sœurs Mirailh, assises sur le muret blanc au bord du chemin de fer, balançaient leurs jambes au soleil entre deux pluies d'été, pendant que je refaisais mes lacets en respirant l'odeur de terre humide. Mais elles ne me prêtaient guère attention : je croyais être rouge alors que j'étais transparent. Repenser à mon invisibilité me fait encore enrager, j'en ai tant crevé de tristesse, de solitude et d'incompréhension ! Je me rongerais les ongles, horriblement complexé par mon menton en galoches, mes oreilles d'éléphant et ma maigreur squelettique, cibles des moqueries à l'école. La vie est un vallée de larmes, c'est ainsi : à aucun moment de ma vie je n'ai eu autant d'amour à donner que ce jour-là, mais les filles du garde-barrière n'en voulaient pas, et mon frère n'y pouvait rien s'il était plus beau que moi. Isabelle lui montrait un bleu sur sa cuisse : « regarde hier je suis tombée de vélo, vois là ? tiens, appuie avec ton doigt, aïe, pas trop fort, tu me fais mal... », et Michèle essayait d'attirer Charles en se penchant en arrière avec ses longs cheveux noirs, fermant les yeux comme des poupées qu'on allonge et qui rouvrent les paupières quand on les assied. Ô mes belles, si vous saviez comme il se foutait de vous ! Charles pensait au Monopoly dont la partie allait reprendre le soir même, à ses immeubles hypothéqués rue de la Paix et avenue Foch, il vivait déjà à l'âge de neuf ans la même vie qu'aujourd'hui, avec le monde à ses pieds, l'univers plié à ses désirs de vainqueur, et dans cette vie impeccable il n'y avait pas de place pour vous. Je comprends votre admiration (on veut toujours ce qui est inaccessible), car je l'admirais autant que vous, mon aîné victorieux, j'étais si fier d'être son cadet que je l'aurais suivi jusqu'au bout du monde, « ô frère plus chéri que la clarté d'un jour », et c'est pourquoi je ne vous en veux pas, au contraire je vous remercie : si vous m'aviez aimé d'emblée, aurais-je écrit ?

Ce souvenir est revenu spontanément : il suffit d'être en prison et l'enfance remonte à la surface. Ce que je prenais pour de l'amnésie était peut-être la liberté.

Un roman français

Mes quatre grands-parents sont morts avant que je ne m'intéresse de près à leur existence. Les enfants prennent leur éternité pour une généralité, mais les parents de leurs parents disparaissent sans leur laisser le temps de poser toutes les questions. Au moment où, devenus parents à leur tour, les enfants veulent enfin savoir d'où ils viennent, les tombes ne répondent plus.

Entre les deux guerres mondiales, l'amour reprit ses droits ; des couples se formaient ; j'en suis un résultat lointain.

Vers 1929, le fils d'un médecin palois qui avait coupé beaucoup de jambes à Verdun se rendit à un récital au Conservatoire Américain de Fontainebleau, où il effectuait son service militaire. Une cantatrice veuve (née à Dalton, Georgia) nommée Nellie Harben Knight y interprétait des lieder de Schubert, des airs des Noces de Figaro et la célèbre mélodie de Puccini : « O mio babbino caro » en robe longue blanche à dentelles, du moins je l'espère. J'ai retrouvé une photo d'elle où Nellie est ainsi vêtue, dans le New York Times du 23 octobre 1898, qui précise : « Her voice is a clear, sympathetic soprano of extended range and agreeable quality. » Mon arrière-grand-mère à la « voix claire, soprano de large tessiture et d'agréable tonalité », voyageait accompagnée de sa fille Grace, laquelle méritait bien son prénom. C'était une grande blonde aux yeux bleus baissés sur les touches de son piano comme une héroïne de roman de Henry James. Elle était la fille d'un colonel dans l'armée britannique des Indes mort en 1921 de la grippe espagnole : Morden Carthew-Yorstoun avait épousé Nellie à Bombay après avoir servi dans la guerre des Zoulous en Afrique du Sud, puis avec Lord Kitchener au Soudan, puis commandé un régiment néo-zélandais, le Poona Horse, dans la guerre des Boers avec Winston Churchill sous ses ordres. Le troufion palois parvint à croiser le regard de l'orpheline à l'ascendance si amusante, puis à lui tenir la main durant quelques valse, fox-trot, charleston et autres danses endiablés. Ils se découvrirent le même sens de l'humour, la même passion pour l'Art – la mère d'un jeune Béarnais, Jeanne Devaux, était peintre (elle a notamment peint le portrait de Marie Toulemonde, l'épouse du poète, à Guéthary), profession presque aussi exotique que cantatrice. Le jeune homme du Sud-Ouest devint soudain un mélomane assidu des soirées musicales du Conservatoire Américain. Charles Beigbeder et Grace Carthew-Yorstoun se revirent ainsi à chacune de ses permissions ; il lui mentit sur son âge : né en 1902, à vingt-six ans passés il aurait dû être marié depuis longtemps. Mais il aimait la poésie, la musique et le champagne. Le prestige de l'uniforme (après tout, Grace était fille de militaire) fit le reste. La jeune Grace ne repartit pas à New York. Ils se marièrent à la mairie du XVI^e arrondissement, le 28 avril 1931. Ils eurent deux garçons et deux filles ; le deuxième garçon est mon père, né en 1938. A la mort du sien, le jeune Charles hérita d'un établissement de cure à Pau : le « Sanatorium des Pyrénées ». C'était une vaste propriété de 80 hectares (forêt, essences résineuses, prairies, jardins) au point culminant des coteaux de Jurançon, à une altitude de 335 mètres. Comme dans La Montagne magique, une clientèle fortunée y contemplait, en smoking, d'admirables paysages aux crépuscules sur la chaîne des Pyrénées centrales et, au nord, un panorama très étendu sur la ville de Pau et la vallée du Gave. Il était difficile de résister à l'appel des bois de pins et des chênes de haute futaie où les enfants pourraient gambader à leur aise avant d'être relégués en pension – à l'époque, l'

- **[read Dorothy Parker: What Fresh Hell Is This?](#)**
- [read Transmission Systems Design Handbook for Wireless Networks.pdf](#)
- [download online Star Strike \(The Inheritance Trilogy, Book 1\)](#)
- [Martin Misunderstood.pdf](#)

- <http://omarnajmi.com/library/Dorothy-Parker--What-Fresh-Hell-Is-This-.pdf>
- <http://test1.batsinbelfries.com/ebooks/Guinness-World-Records-2015.pdf>
- <http://fitnessfatale.com/freebooks/Star-Strike--The-Inheritance-Trilogy--Book-1-.pdf>
- <http://fitnessfatale.com/freebooks/Martin-Misunderstood.pdf>